

—Allons ! dit-il, voilà le temps qui s'arrange ; je vais partir. Je crois, continua-t-il en remettant son manteau, que tu pourras nous donner quelques renseignements pour l'instruction de l'affaire qui m'amène en ce pays ; demain, si j'ai besoin de toi, je te ferai appeler... Mais le temps me presse, adieu. Seulement songe à brider ta langue sur tout ce que tu as vu et entendu cette nuit. Si le colporteur apprenait qu'on va commencer des poursuites, il pourrait déguerpir et ce ne serait pas mon compte ; royalistes ou patriotes, la république entend que les coupables soient punis !... A demain donc, et jusque là, silence. Imite ton camarade que voilà, ajouta-t-il en désignant Tout-en-Cuir, qui en effet n'avait pas desserré les dents ; tu parles pour lui et il se tait pour toi.

Le colporteur grimaça un sourire.

—Allons, adieu, braves gens, reprit le commandant en s'approchant de la porte, merci de votre hospitalité fraternelle, et tenez, voici, pour boire à la santé de la république une et indivisible... ou à la santé du diable, si vous voulez, murmura-t-il entre ses dents.

[LA FIN AU NUMÉRO PROCHAIN.]

POÉSIE.

(Pour le Coin du Feu.)

JOIES NAIVES.

« Oh que j'aime la neige ! Oh que j'aime à la voir
Descendre par flocons sur le sol encor noir !
Ou bien quand elle tombe en poussière si fine,
Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gâteaux à nous petits enfants.
Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout blancs ;
Et j'élève des forts que mon grand frère assiège :
Oh que j'aime la neige !

Vois-tu, c'est si plaisant ! Et le soir nous glissons
Si loin sur nos traîneaux ! Et nous recommençons
A descendre et monter mille fois les collines,
Jusqu'à ce que la lune aux lueurs argentines,
Nous montre dans le ciel son visage riant :
Alors, mon frère et moi, nous revenons ensemble
Vers toi, vers le foyer, qui toujours nous rassemble :
Vois-tu, c'est si plaisant !

Oh qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages,
Qui, l'hiver, sont si blancs ! Je les crois des rivages
De neige épaisse et dure, et de brillants glaçons

Que, chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous fait faire,
Pour y laisser jouer les bons petits garçons.
Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,
Et que nous irons là, si nous faisons le bien :
Oh qu'on glissera bien !

Te plait-il comme à moi, dans l'épaisse fourrure,
Enveloppés tous deux, de voler en voiture,
Sur la plaine blanchie et sur les lacs glacés ?
Voir passer devant nous, les clochers élançés,
Voir passer la montagne avec sa cime nue,
La forêt de sapins, qui toujours nous salue ;
Voir s'enfuir la corneille avec un cri d'effroi
Te plait-il comme à moi ?

Moi, j'aime les sapins ! Ils conservent leurs branches,
L'hiver comme l'été. Jamais on ne les voit
Comme ces arbres fous, qui lors des neiges blanches,
Se dépouillent tous nus, et pensent que le froid
Est pour eux un grand bien. La forêt n'est plus belle,
Et c'est bien de leur faute, et la neige nouvelle
Ne les couronne pas comme mes arbres fins,
Comme mes beaux sapins.

Les petits oiseaux blancs viendront-ils cette année,
Sortant de la forêt jouer dans la vallée ?
Ils n'ont point peur de nous, et ne sont point frileux ;
Car si pour eux la neige est une couche molle,
Elle est aussi bien froide. Oh je serais heureux,
Si comme l'an dernier, notre maître d'école,
Voulait laisser encor sautiller sur les bancs
Les petits oiseaux blancs !

Que l'hiver serait beau, n'était-ce que la bise,
Dont le souffle cruel poursuit les oiseaux blancs,
Et fait toujours pleurer les bons vieux mendians
A la voix si tremblante, à la barbe si grise !
Qui pourrait sur chacun jeter quelque manteau,
Bien neuf et bien épais, et dans chaque famille
Allumer au foyer comme un grand feu de grille,
Que l'hiver serait beau !

Pour nous, riches enfants, l'hiver est bien aimable.
C'est le temps de Noël et c'est le temps du bal,
Où l'on va voir Jésus, couché dans une étable,
Où, le soir, au salon, tout n'est qu'or et cristal,
Et parure nouvelle, et frais bouquets de roses.
Mais l'hiver ne fait point du tout les mêmes choses
Pour le fils de la veuve aux haillons tout pendants,
Que pour d'autres enfants.

Je n'aime plus la neige à présent que je songe
Aux pauvres orphelins, qui pleurent de la voir ;